Copyeditor : Mathilde Nicolas.

Creator: Loret Jean (1595 ?-1665).

Title: « Curieuse », La Muze historique, Lettre XXX, Lettre en vers à Son Altesse Madame la Duchesse de Nemours. Du samedi 2 août 1664.

Date: 2 août 1664.

Bibl: Loret Jean, *La muze historique, ou Recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps : écrites à Son Altesse Mademoizelle de Longueville, depuis duchesse de Nemours (1650-1665)*, LIEU, Claude Chenault, ANNÉE.

228

LETTRE TRENTIÉME

Du [samedi] deuxième Aoust.

CURIEUZE.

PRINCESSE, d'esprit rare et beau,

Revenant de Fontainebleau

Dans un Carosse de loüage,

Quoy que fatigué du voyage,

Je vais prendre la plume en main

Pour, aujourd'huy mesme, et demain,

Tâcher à déduire des chozes

Qui sont dans ma mémoire enclozes,

Des chozes dignes de sçavoir,

Qu'on sera bien-aize de voir,

Mais qui ne seront pas écrites

Selon leurs dégrez et mérites,

Ne leur donnant pas ce beau tour

Qu'on leur donneroit à la Cour,

Où l'on me void fort peu parêtre,

Et dont je n'ay pas l'honneur d'être,

Quoy que j'aye toûjours été

Trés-zélé pour Sa Majesté,

Et plein d'une ardeur sans égale

Pour toute la Maizon Royale;

C'est ce que pluzieurs Gens-de-bien

Sçavent et reconnoissent bien:

Mais, pour décharger ma mémoire,

Ecrivons en stile d'Histoire.

Monseigneur le Légat Chizy,

Vêtu d’un fort beau cramoisy,

Avec sa brillante Livrée,

Lundi dernier fit son Entrée

Dans un éclat pompeux et beau,

Au Palais de Fontainebleau.

Monsieur, du Roy le Frére unique,

Prince charmant et magnifique,

Prince digne de tout bon-heur,

Accompagné de maint Seigneur,

Et d’un flot de leste Noblesse,

Tous Serviteurs de son Altesse,

Fut (à ce qu’on met en avant)

Une bonne lieüe au-devant,

Luy donnant, dans toute la Traite,

Ce que l’on appelle la Droite.

Mardy, qui fut le lendemain,

Cét aimable Prince Romain,

Gardant une sage décence,

Eut, du Roy, bénigne Audiance,

Auquel humblement il parla

Du sujet qui l’amenoit-là.

Ensuite de son doux langage,

Le Roy, qui fit sur son vizage

Parêtre un air tout engageant,

Luy tint maint discours obligeant,

Et receut de fort bonne grace

Deux jeunes Seigneurs de sa Race,

Et tous ceux qui l’avoient suivy,

(Dont chacun eut le coeur ravy,)

Evesques, Abbez, Gentilhommes,

Qui sont tous de fort sages Hommes,

Ayans des esprits, non communs ;

J’en ay pratiqué quelques-uns,

Gens de mérite et de naissance,

Et j’en parle avec connoissance.

Ensuite de ce grand moment,

Il vizita pareillement

Nos deux judicieuzes Reines,

Nos deux illustres Souveraines,

Qui d’un air noble et gracieux

229

L’accueillirent, dit-on, des mieux ;

Puis, il vid le Daufin de France,

Dont l’aimable et Royale Enfance,

La gentillesse et l’agrément

Lui plûrent merveilleuzement.

Mercredy, quoy que jour de pluye,

Qui volontiers les Gens ennuye,

Il alla, pour se divertir,

(Car je les vis tous deux partir)

A la Chasse avec nôtre Sire,

Lequel Légat, qui fort bien tire,

Tüa quatre ou cinq Lap(e)reaux,

Avec autant de Perd(e)reaux.

Sur le soir, une Comédie

Trés-abondante en mélodie,

Sujet parfaitement joly,

Où les sieurs Moliére et Lully,

Deux rares Hommes, ce me semble,

Ont joint leurs beaux talens ensemble ;

Lully payant d’acords divers,

L’autre d’intrigues et de Vers :

Cette Piéce (dis-je) galante,

Qui me parut toute charmante,

Et de laquelle, à mon avis,

Les Spectateurs furent ravis,

Fut joüée avec excélence

Devant cette noble Eminence.

Ces deux Filles qui par leurs voix

Ont charmé la Cour tant de fois,

Sçavoir Mademoizelle Hilaire,

Qui ne sçauroit chanter sans plaire,

Et La-Barre, qui plainement

Dompte les coeurs à tout moment,

Par le rare et double avantage

De son chant et de son vizage,

Joüérent si bien leur rolet

Dans la Piéce et dans le Balet,

Remplis d’agréables mélanges,

Que, certainement, leurs voix d’Anges

Furent dans ces contentemens

Un des plus doux ravissemens.

Il ne faut pas qu’on me demande

Si la Compagnie êtoit grande :

Outre un frédon de Majestez,

J’y lorgnay cent et cent Beautez,

Dont les radieuzes prunelles

Eclairoient mieux que les chandelles ;

J’ay tort, il faut dire flambeaux,

Car en des spectacles si beaux

Chez les Reines, chez nôtre Sire,

On n’uze que de blanche cire.

C’est ce que de Fontainebleau

Je puis raconter de nouveau :

Car, pour vaquer à ma Gazette,

Le lendemain, je fis retrette,

Et je ne fus, chez un Amy,

Audit lieu, qu’un jour et demy.

Ce qu’illec je sceus davantage,

C’est qu’Othon, excélent Ouvrage,

Que Corneille, plein d’un beau feu,

A produit au jour depuis peu,

De sa plume docte et dorée,

Devait, la suivante soirée,

Ravir et charmer à son tour

Le Légat et toute la Cour :

Je l’apris de son Auteur mesme ;

Et j’ûs un déplaizir extresmes

Qui me fit bien des fois pester

De ne pouvoir encor rester

Pour voir, dudit sieur de Corneille,

La fraîche et derniére Merveille,

Que je verray, s’il plaît à Dieu,

Quelque-jour en quelque autre lieu.

Avant que partir, j’oüis dire

Aux Courtizans de nôtre Sire,

(Et j’en devins tout ébaudy)

Que Monsieur le Légat, Jeudy,

Revenant dans cette Contrée,

Feroit à Paris son Entrée ;

Et c’est dequoy, Grands et petits,

Tous nos bons bourgeois j’avertis,

Et je croy que cette nouvelle

Sera pour eux joyeuse et belle.

La prize du Fort de Sérin,

Dont on ne doute plus un brin,

A produit dans la Germanie

Une frayeur presque infinie:

Car iceux Turcs outrecuidez,

Que ledit Fort tenoit bridez,

Maintenant qu'ils en sont les maîtres,

Ils pouroient bien traîner leurs guêtres,

Et leurs Escadrons r'enforcez,

Dans des Climats plus avancez.

Dudit Fort, le Seigneur et Comte,

Qu'un juste déplaizir surmonte,

Le comblant quazy de fureur,

S'est, dit-on, plaint à l'Empéreur,

Que les Généraux ses Confraires,

Loin d'ataquer ses Aversaires,

Par un combat un peu douteux,

Ont lâché le pié devant eux,

Qu'ils n'ont point fait de tentative,

Et que sur le premier, Qui vive?

Qui leurs oreilles a frapé,

Ils ont tout soudain dècampé;

Que de sondit Fort, la défence

Etoit d'extréme conséquence,

230

Qu'ils devoient hazarder un peu,

Et ne pas-tant craindre le feu,

Que leur lâcheté non commune

Détruit sa gloire et sa fortune,

Le rendant gueux comme un Lezard,

Et métant l'Empire au hazard.

C'est de cette sorte, et tout comme

Que se plaint, dit-on, ce grand Homme :

Sans doute, ce cœur généreux

Eprouve un sort trop rigoureux;

Mais dans les biens et les disgraces,

Comme chaque choze a deux faces,

Les Chefs dont ils se plaint ainsy

Ont (je croy) leurs raizons aussy,

Mais à prézent je les ignore,

Et je ne les puis dire encore.

Les Moscovites, Gens têtus,

Encor qu'ils soient souvent batus

Par les Gens que met en bézogne

Le sage et grand Roy de Pologne,

Sont, pourtant, toûjours obstinez,

Et si mal intentionnez,

Que malgré la fortune Averse

Qui leurs prétentions renverse,

Ils n'ont à la paix nul penchant,

Ce qui dénote un cœur méchant,

Car, tous les Bons qui sont sur Terre

Aiment mieux la paix que la guerre.

Les Anglois et les Holandois,

Se voudroient donner sur les doigts,

La peau leur démange, ce semble,

Et chacun, ce dit-on, assemble

Des Vaisseaux et des Matelots

Pour se guerroyer sur les flots

Avec le fer et le salpêtre:

Mais comme le Roy nôtre Maître

Ofre sa médiation

A l'une et l'autre Nation,

Déférant à ce grand Arbitre,

Dont, Trés-Chrêtien, est le vray titre,

Possible qu'ils s'en prévaudront,

Et meilleurs Amis deviendront.

Si la Holande et l'Angleterre

Ont de la pente pour la guerre,

Qu'ils la fassent, êtans unis,

A ceux d'Alger et de Tunis,

Engeance maudite et perverse

Qui rompt si souvent leur commerce ;

C'est-là qu'ils sont intéressez,

Mais sur ce sujet, c'est assez.

A propos de la Barbarie,

Trés-experte en piraterie,

On dit que le Duc de Beaufort

A pris Bugie, un certain Fort

Ayant parapets et tenailles,

Assez bien enceint de rnurailles,

Et flanqué de trois grosses Tours :

II s'y prézenta du secours

D'habitans des Côtes prochaines.

Mais ils y perdirent leurs pleines ;

On en avoit un cent, ou deux,

Des plus mauvais et hazardeux,

Les autres firent la retraite :

Enfin, aprés cette défaite,

Ils s'enfuirent, de-ça, de-là,

Et la Place capitula.

Je vien de trouver sur ma table

Un Billet qu'on tient véritable,

Portant que le Roy, l'autre-jour

Les Reines, et toute la cour,

Soussignérent le Mariage

De Monsieur Portail, Homme sage,

Juge, de bon entendement,

Et Conseiller au Parlement,

Avec Chémeraud, DemoizelIe

Aimable, Noble, jeune et belle,

Et qui, jadis, eut le bon-heur

D'être une des Filles-d'honnneur

De nôtre Reine Anne d'Autriche

Qui pour rendre encore plus riche

Cette Fille de grand renom,

Luy donne argent comptant, ou non,

De vingt mil beaux écus la somme.

Et l'on dit que Monsieur son Homme,

Autrement, Monsieur son Épous,

Posséde, au jugement de tous,

Tant en Charge, qu'en héritage,

Un million, et davantage.

De ce discours assez peu fin,

O Princesse, voicy la fin.

Le deux du mois, laides ou belles

J'ay rimé toutes ces Nouvelles.